

Notre-Dame de Paris – Les tribulations d'une icône



Benjamin
Mouton

Les images de l'incendie du 15 avril 2019, sous les yeux effarés des observateurs du monde entier, ont provoqué une profonde émotion nous renvoyant à l'évidence qu'il s'agissait d'un des monuments majeurs du patrimoine commun de l'humanité. Déclarant une mobilisation nationale, le gouvernement français fixait le terme des travaux à cinq ans, et l'ouvrait à la contribution de l'architecture contemporaine.

Des débats infinis et nourris s'en sont emparés sans délai ; ils ne portaient pas sur la vocation culturelle de la cathédrale qui n'était pas remise en cause, mais sur les orientations et partis de sa renaissance, de sa recouvrance. Le rapport entre patrimoine et architecture contemporaine rallumait la querelle des Anciens et des Modernes. Un peu plus d'un an et demi après, les passions se sont apaisées, et il est possible de dresser un état des lieux de l'état de l'édifice et des options techniques et doctrinales.

1. La cathédrale médiévale : une maîtrise architecturale accomplie

Dans la France du ^{xii}^e siècle, la société se transforme profondément. La société urbaine se développe à la faveur de l'émergence d'une classe moyenne qui cherche par des « franchises » à s'émanciper des contraintes féodales, et dont l'influence économique devient dominante. Dans cette capitale nouvellement consacrée de la France, l'équilibre entre la couronne et l'Église se matérialise sur l'Île de la Cité par la construction du Palais du roi à l'ouest, auquel répond le palais épiscopal à l'est, et sa cathédrale. Après les exemples de Sens (1135), les débuts de Saint-Denis (1135), Noyon (1140), et Laon (1155), qui constituent la « couronne gothique », le nouvel évêque de Paris, Maurice de Sully, ne pouvait que décider, dès le lendemain de son avènement en 1160, la construction d'une nouvelle cathédrale de dimensions monumentales, dans le nouveau style architectural, l'*opus francigenum*, ou « manière française », qui sera appelé « gothique » par dérision et mépris, quatre siècles plus tard.

Alors que l'édifice existant est conservé pour les besoins du culte, le « grand œuvre » commença à l'est par le chœur en 1163 (fig 8 p.132, plan

chronologique p. 132), avec une élévation intérieure à « quatre niveaux » : grandes arcades, tribunes, petites roses éclairant les combles des tribunes, et baies hautes. Les voûtes sont à six compartiments, contreboutées dès le début par des arcs-boutants, probablement à deux volées. Le chœur est achevé en 1177. L'ancienne cathédrale est alors démolie, et le chantier prend peu à peu sa place jusqu'au début du XIII^e siècle. En cette période de la fin du XII^e siècle, l'architecture est en pleine effervescence. Pourtant, répondant aux directives du Chapitre en faveur d'un édifice homogène, la construction se poursuit dans le style des débuts, et si les améliorations sont admises, elles doivent être reportées dans le chœur déjà achevé. C'est le cas des baies hautes qui, sacrifiant les petites roses, sont allongées vers le bas pour apporter davantage de lumière, ou des arcs-boutants qui franchissent d'une seule volée les deux vaisseaux du déambulatoire. Mais la superposition des grandes arcades et des tribunes change peu et les voûtes sont toujours sexpartites. Au début du XIII^e siècle, la façade occidentale s'élève, dans une architecture qui poursuit fidèlement les caractères d'extrême sobriété déjà adoptés, murs pleins et contreforts massifs, percements modestes, le tout sans aucun ornement. Au-dessus de la rose, la plus grande du temps avec ses neuf mètres de diamètre, la galerie ajourée qui relie la tour nord à la tour sud en franchissant le vide qui les sépare est la seule concession à la transparence. Les hautes baies des deux clochers accentuent, pour mieux la couronner, l'élancement de la façade, dans cette composition désormais célèbre de « façade harmonique ». La cathédrale est achevée au début du XIII^e siècle (1225). Cinq architectes, maîtres de l'œuvre au sens propre, d'exceptionnelle compétence et discrétion, se sont succédé dans la réalisation du « grand œuvre », dans la dignité de l'anonymat.

Thème

C'est la plus grande « église » de l'Occident. Mais déjà trop petite : commencent dès 1225 les travaux d'élargissements, par la construction de chapelles entre les culées des arcs-boutants dont les façades sont percées de larges baies à réseau. Partant du sud-ouest, le chantier produira là encore une architecture homogène, de peu de variation. Les bras nord et sud du transept sont allongés d'une travée barlongue et de deux façades presque semblables, dues à deux des architectes les plus compétents de l'époque : Jean de Chelles, et Pierre de Montreuil. Il faudra près d'un siècle pour achever le programme, alors que soixante ans à peine avaient suffi pour la construction de la cathédrale. Entre-temps, vers 1250, une modeste flèche avait été bâtie au-dessus de la croisée du transept.

Au milieu du XIV^e siècle, la cathédrale « gothique » est achevée ; c'est un édifice qui sous ses aspects massifs rassemble une collection d'exceptions : maîtrise de la construction en pierre, en charpenterie, du

voûtement, du contrebutement, de la lumière, de la composition architecturale, des corrections optiques, un édifice qui a réalisé et préservé, étape par étape, une exceptionnelle homogénéité, et l'expression accomplie de l'architecture gothique.

2. Le temps de la déchéance

Elle va rester inchangée pendant près de quatre siècles, préservée par la majesté de son architecture, et probablement aussi par la densité d'âme et de ferveur qu'elle exprime. Rabelais en 1534, en y situant le rapt des cloches par Gargantua, exploite l'aura de l'édifice pour mieux exprimer le caractère iconoclaste du geste, et les «*horribles inconvénients qu'entraînait la perte de ces cloches*».

Mais avec la Renaissance, c'est une ère de «*purgatoire*» qui s'ouvre : avec l'émergence du modèle architectural antique, grec et romain, naît en Italie le rejet de cet ordre architectural obsolète, appelé «*gothique*» en 1518 par Raphaël (*maniera dei Goti, maniera tedesca*), reprise de façon péjorative par Vasari en 1530, et qui gagne la France à partir du milieu du xvii^e siècle.

Au siècle suivant, Montesquieu exprimera une condamnation radicale et partagée, sauf par quelques architectes et esprits éclairés... Les édifices médiévaux dans leur ensemble sont alors négligés, transformés ou détruits. Mais Notre-Dame, emblème de l'Église catholique, est non seulement préservée mais enrichie par la dévotion royale : en 1638, Louis XIII y dédie à la Vierge sa couronne, selon un «*vœu*» qui sera représenté dès 1712 par les sculptures de Nicolas et Guillaume Coustou, et Antoine Coysevox ; un nouveau chœur lambrissé et sculpté sera réalisé simultanément en 1710 par Robert de Cotte, achevant la nouvelle alliance du Trône et de l'Autel. Le parvis est agrandi et recomposé par Boffrand en 1746.

Benjamin
Mouton

Mais c'est de l'Église elle-même que la cathédrale aura à souffrir le plus : démolition des verrières colorées (1753), des sacristies médiévales (1756), éventrement du portail central pour le passage des processions (1772), démolition des gargouilles, pinacles, chimères (1787) ...

Bien qu'appelée à la fondation du nouveau régime en qualité de Temple de la Raison en 1793, elle subit les dégradations révolutionnaires : démolition de la flèche vers 1793, démolition méthodique des statues des portails et de la galerie des rois de Juda que les révolutionnaires avaient pris pour les rois de France ; fonte des cloches sauf le grand bourdon Emmanuel de 13 tonnes, mis en place en 1686.

1 RABELAIS, *Gargantua*, Chap.16 à 18 ; ici Chap. 17 : «*l'inconvénient de cloches transportées*» puis «*l'horrible inconvénient de la perte d'icelles cloches*» (NdE).

Au début du XIX^e siècle, Notre Dame est dans un état de délabrement extrême. Rendue au culte le 18 avril 1802, elle est le théâtre le 2 décembre 1804 du sacre de Napoléon pour lequel la décoration éphémère de Percier et Fontaine génère davantage de dégradations que de réparations; en 1811, Alexandre-Théodore Brongniart propose un plan de travaux de quatorze ans qui reste sans suite. En 1814, avec de maigres moyens, son successeur Étienne Hippolyte Godde, bien mal à l'aise devant cette architecture, ne fait qu'aggraver l'état sanitaire. En 1831, l'Archevêché est mis à sac et la cathédrale subit de nouvelles dégradations dont les daguerréotypes de 1840 rendent compte; devant l'importance considérable des efforts nécessaires pour sa remise en état, on s'interroge pour savoir si la Cathédrale doit être réparée... ou démolie.

3. Le sauvetage

Au début du siècle, le « mouvement romantique » renouvelle l'art littéraire. Chateaubriand, Charles de Montalembert en sont les principaux inspirateurs. En 1831, Victor Hugo publie *Notre-Dame de Paris*. C'est un énorme succès populaire qui, par une description éloquente de la Cathédrale et du vieux Paris, renforce l'éveil d'une conscience pour les monuments du Moyen âge, et les débuts du futur service des monuments historiques: Notre-Dame sera sauvée.

Thème

Octobre 1842, un concours d'architectes est lancé pour la restauration de la cathédrale. Jean Baptiste Lassus et Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc déposent leur projet en janvier 1843 et sont déclarés lauréats le 30 avril 1843.

4. Les travaux de Lassus et Viollet-le-Duc : l'achèvement de la cathédrale gothique

Le plus urgent est la reconstruction de la nouvelle sacristie, ruinée après le sac de 1831. Suivant les orientations de la Commission des Monuments Historiques, c'est un projet d'architecture dans le style des chapelles du déambulatoire qui est étudié, déposé en 1843 et approuvé en 1845. Le chantier est réalisé de 1845 à 1849, c'était toute l'équipe des restaurateurs de Notre-Dame qui se formait sur le chantier. Le 9 juillet 1845, un premier budget est voté par l'Assemblée Nationale pour la cathédrale: Notre-Dame est le premier grand chantier de l'État pour un Monument Historique.

Le programme assigné par l'État tient en quatre points: les « travaux urgents de réparation »; les « travaux de rétablissement des élé-

ments disparus ou altérés», les « travaux de restauration » et les « travaux d'embellissement ».

Travaux urgents de réparation

Ils seront consacrés principalement :

- au remplacement des pierres altérées. L'inventaire dressé en 1990 par Bernard Fonquernie, architecte en chef des Monuments historiques, mit en évidence près de vingt natures de pierres différentes employées pour la restauration de la façade ouest : pierres fermes pour les parements courants, pierres dures pour les parements exposés (terrasses, corniches et bandeaux) ; pierres fines pour les sculptures...
- à la réfection des toitures, hautes en plomb et basses en terrasses de pierre ;
- à la reconstruction de la rose et du pignon affaîsés du bras sud du transept, « mal restaurés » par Boffrand en 1727, selon Viollet-le-Duc.
- aux travaux de renforcement : remplacement des agrafes corrodées des corniches primitives du chœur, par des tirants métalliques extérieurs et intérieurs ; travaux de renforcement du pignon sud, de la charpente de la nef et du chœur.

Benjamin
Mouton

Travaux de rétablissement (*nous dirions aujourd'hui « restitutions »*)

C'est principalement la façade ouest qui en bénéficie, avec le retour aux dispositions médiévales : le portail central est remis dans son état initial, son tympan rétabli, son trumeau restitué et, sur les trois portails, les statues-colonnes rétablies. Les portes à pentures ornementées sont restaurées et complétées. La galerie des rois retrouve ses statues parmi lesquelles on reconnaît les figures de Lassus et de Viollet-le-Duc. Ces restitutions s'appuient sur une documentation fournie qui en autorise l'échelle, mais la facture des sculpteurs est bien celle du XIX^e siècle.

Au-dessus, dans les hautes tours, les hauts beffrois de 25m sont reconstruits, avec le réemploi des bois de celui du sud, admiré au XVII^e siècle et publié dans l'*Encyclopédie* au XVIII^e siècle.

Détruites par le clergé en 1753, les verrières médiévales avaient été remplacées par des verrières claires, en rupture avec l'architecture gothique. Étudiant auprès d'édifices contemporains l'ordonnement de la lumière intérieure en écho avec l'architecture et la liturgie et la hiérarchie

naturelle qui en découlait, distinguant les caractères de l'art du vitrail du XIII^e siècle, l'échelle des verres et des résilles, la sobriété des grisailles et la saturation des couleurs des figures historiées, Viollet-le-Duc rétablit l'ensemble des verrières colorées et leur distribution précise dans la cathédrale, restituant la lumière gothique dont l'architecture avait besoin.

Travaux de restauration (interprétation)

La flèche médiévale construite vers 1250 avait fait l'objet de réparations importantes, notamment au XVI^e siècle, et avait été démolie vers 1793 en raison entre autres d'une forte inclinaison vers le sud-est. Son rétablissement était prévu dès le concours mais souffrait d'une documentation lacunaire. Dégageant la couverture de la croisée, Viollet-le-Duc en retrouva la souche conservée dans le comble, grâce à laquelle il put reconstituer les dispositions de la charpente – approche archéo-historique – et en déceler en même temps les faiblesses sous l'effet du vent – approche structurelle. Le projet qui est issu de cette analyse ne prétendait rien d'autre que reproduire ce qu'auraient fait, en connaissance de cause, les charpentiers du XIII^e siècle. Quant à la hauteur augmentée de près de 13m, il s'agit d'une remise à l'échelle en harmonie avec celle de la cathédrale, 48m (95m du sol) en comparaison de celle d'Amiens (45m), et en écho des vues d'artistes, parmi lesquels Mérian (1615), Israël Silvestre (1621-1691) ou Hubert Robert (1733-1808) qui avaient allongé la flèche jusqu'à plus de 100 m du sol, telle qu'elle devait – selon eux – exprimer sa symbolique. Il y remit en place pour le déroulement des offices trois des six cloches primitives.

Travaux d'embellissement (création)

La restitution des émergences aiguës qui avivent l'architecture gothique, détruites en 1787, relevait d'une nécessité structurelle (pinacles), fonctionnelle (gargouilles) ou architecturale (chimères, culots, crochets). La plus authentique restauration de ces sculptures spontanées et expressives, caractéristiques du Moyen âge, ne pouvait passer que par cette même sève de liberté improvisée et imagée. On les retrouve dans la silhouette des tours, les culées des arcs-boutants ou les discrets amortissements d'arcatures aveugles, contributions admirées du XIX^e siècle que le « Stryge » a rendues universellement célèbres.

C'est aussi le rétablissement du mobilier liturgique en pierre (autels, piédestaux), métal (grilles intérieures), bois (confessionnaux, bancs); et aussi de la parure polychrome intérieure gothique que le XVIII^e siècle avait recouverte de badigeon jaune et que les restaurateurs du XIX^e ont rétablie, alors que le XX^e siècle dogmatique a entrepris ensuite de pio-

Thème

cher. Les chapelles du chœur conservent encore ces compositions aux couleurs vives, motifs géométriques, architecturaux, flore ou faune, qui parachèvent l'unité de l'architecture gothique...

Commentaires

Lassus, et surtout Viollet-le-Duc en auraient-ils trop fait ? Cette question porte en elle une condamnation. La déchéance de Viollet-le-Duc au début du xx^e siècle, que la fin du siècle a entrepris de réhabiliter non sans peine, avait fait porter un regard critique sévère sur les travaux de Notre-Dame : « Y a-t-il encore une pierre médiévale qui y subsiste ? » disait-on encore non sans ironie il y a quelque temps.

Il faut rappeler quelques arguments :

- l'état dramatique de la cathédrale, révélé par les daguerréotypes de 1840, est aujourd'hui loin d'être mesuré, et il est difficile de contester l'importance des travaux qui étaient nécessaires à la conservation de l'édifice. Quant à la méthode adoptée, nous procédons encore ainsi aujourd'hui, dans les cas les plus graves, par des remplacements à l'identique de pierres, de bois, de couvertures.
- il est reproché aux deux architectes d'avoir falsifié le monument et de s'être autorisé des libertés que nous jugeons discutables. On ne peut le nier : les « tabernacles » qui couronnent les culées de la nef, les rosaces des tribunes, sont des interventions contestées par les historiens d'aujourd'hui mais qui doivent cependant être replacées dans le contexte historique : la discipline de la « conservation-restauration » n'était encore qu'à ses débuts, et la réhabilitation du Moyen Âge, encore militante, passait, au-delà des valeurs d'authenticité historique, par l'objectif de rendre plus belles et séduisantes ces architectures longtemps méprisées.
- nous avons, depuis près de soixante ans, admis comme un enrichissement la contribution de la création contemporaine dans nos monuments. Comment le xix^e siècle ayant procédé de même serait-il coupable ? Et que penseront à leur tour les générations à venir de nos propres créations ?
- et surtout, il n'est pas honnête d'apprécier avec les arguments doctrinaux d'aujourd'hui les restaurations qui leur sont antérieures. On ne peut pas reprocher à Viollet-le-Duc de n'avoir pas lu la Charte de Venise, ni le condamner de ne pas l'avoir inventée ! On a tendance à croire

*Benjamin
Mouton*

que maintenir ce que lègue l'histoire à l'état de « momies » est le meilleur hommage à lui rendre. La valeur historique ne doit pas étouffer la valeur architecturale, dont la révélation est un devoir, avec tous les outils dont nous disposons. À ce titre, il n'est pas légitime de contester la franchise et la loyauté avec lesquelles les architectes du XIX^e ont réalisé l'accomplissement de la cathédrale gothique. Après avoir été reconnus et admirés puis décriés au début du XX^e siècle, les travaux de Lassus et de Viollet-le-Duc, après une longue traversée du désert, sont aujourd'hui réhabilités et leur contribution à Notre-Dame est considérée comme partie intégrante de la valeur patrimoniale de la cathédrale.

5. Le temps des successeurs

Grâce à la protection par le classement Monuments Historiques de 1864 et l'inscription au Patrimoine Mondial en 1991 ; grâce à cent cinquante ans d'expérience, à de meilleurs outils et moyens techniques d'accès et de levage, à la contribution de la recherche scientifique, à l'arsenal doctrinal issu du XIX^e siècle, enrichi en 1932, 1957, 1964, et poursuivi par les travaux de l'ICOMOS² ; grâce enfin à l'engagement et à la ferveur intacts des compagnons et ouvriers, et par l'effet d'une conservation permanente et assidue, assurée par des architectes et historiens de haute qualification professionnelle, l'intégrité architecturale est préservée.

Les XX^e et XXI^e siècles eurent à relever de nouveaux défis : la sécurité du monument (foudre, incendie), de ses équipements fonctionnels (chauffage, éclairage, sonorisation) ; la sécurité du Trésor et des collections ; la sécurité du public (13 millions de visiteurs par an) pour lequel les accès (y compris la libre circulation des handicapés) et les issues de secours doivent être aménagés en conséquence ; et enfin le bon fonctionnement liturgique... dans la plus parfaite harmonie avec l'architecture.

Cathédrale de la capitale, première église de France, devant Saint-Denis, Reims ou Chartres, Notre-Dame est devenue pour le monde entier *l'archétype de la cathédrale gothique*.

6. Sidération

15 avril 2019. Il est 18h18, c'est l'heure de la messe du soir dans la cathédrale. Dans le poste de sécurité, l'alarme soudain signale un début d'incendie. L'alerte est donnée au clergé qui interrompt la cérémonie ; l'évacuation de la cathédrale se fait dans le calme. Mais aucune inspec-

Thème

tion ne détecte d'anomalie. 18h45, seconde alarme. L'appel est lancé aux services de sécurité qui sont sur les lieux à 19h00.

Le feu a pris dans la toiture, au pied de la flèche, et s'est développé avec tant de rapidité que l'accès au comble et l'usage des colonnes sèches sont impossibles. Les pompiers ne peuvent intervenir que de l'extérieur, et bientôt l'incendie est hors de contrôle. Sous les yeux de la foule immense qui s'est amassée et regarde, médusée, la flèche s'effondre à 20h, freinée dans sa chute par l'échafaudage monté pour la restaurer, mais crève une portion de voûte de la nef et du bras nord du transept, fracassant les chaises situées en dessous. La toiture et sa charpente sont dévorées par le feu avec une vitesse stupéfiante. Dans ce combat inégal, les pompiers tentent par une muraille d'eau projetée par des lances à haute pression, de protéger les tours occidentales.

Mais à 21 h, de la fumée s'échappe de la tour nord : le beffroi est atteint par l'incendie, les huit nouvelles cloches mises en place depuis sept ans menacent de s'effondrer au travers des voûtes. Par une manœuvre d'un risque inouï, les pompiers accèdent à la « terrasse des Chimères », pénètrent dans le clocher, et parviennent rapidement à bout du feu. 22h40, après quatre heures, le feu est sous contrôle. L'édifice est-il « sauvé » ? L'effondrement de la voûte de la croisée du transept qui survient peu après rappelle que l'édifice reste en état de péril critique...

Benjamin
Mouton

Les images déjà ont fait le tour du monde, provoquant une émotion considérable, partagée avec la même intensité incrédule de stupeur et de désolation.

16 avril 2019. Dans la lumière de l'aube qu'un soleil timide colore doucement, la cathédrale est là : on n'y voit aucun stigmate, aucun mur calciné, aucune trace d'agression : elle semble reposer. Mais le gigantesque échafaudage, construit pour la restauration de la flèche qui se découpe sur le ciel, soudain souligne qu'il y a quelque chose qui manque : la toiture, la flèche... À l'intérieur, il y a de l'eau partout, du plomb, de la poussière ; au travers des voûtes crevées, une lumière blafarde, crue et funèbre pénètre (figures 9 et 10 pp. 132-133) : c'est un spectacle de consternation ...

Levant incertitudes et doutes sur l'engagement de l'État pour la recouvrance de la cathédrale, le Président de la République déclare dès le lendemain de l'incendie que les travaux seront menés en cinq ans et pourront donner lieu, ainsi que les abords, à un concours international d'architecture. Cette déclaration lance un débat sur le mode de renaissance de la cathédrale : création, reconstruction, restauration, réparation ?

7. Mesures d'urgence impérieuse

Pour faire face aux enjeux de sécurité, les entreprises sur place sont réquisitionnées par décision administrative, afin de prendre, sous les ordres de l'architecte en chef Philippe Villeneuve, toutes les mesures de sauvetage et de sécurité nécessaires. Cent cinquante ouvriers sont là et se lancent dans une course contre la montre :

- Étayer d'urgence les parties en péril : le pignon nord du transept qui menace, au nord, la rue du Cloître Notre-Dame et les riverains ; étayer le pignon sud ; déposer les statues de la tour sud, fretter les piles nord-est de la nef...
- Mettre hors d'eau : une toiture provisoire est mise en place avant la pluie, annoncée quatre jours après...
- Mettre hors d'air : les vitraux hauts du chœur, du transept et de la nef sont déposés, et remplacés par des bâches tendues...
- Les parties de l'édifice les plus dangereuses font l'objet de travaux de difficulté et de risque extrêmes :

Thème

- la disparition de la lourde toiture ayant déstabilisé l'équilibre des voûtes, les 28 arcs-boutants sont mis sur cintre pour les contrebuter en quatre mois à peine.
- les voûtes sont en équilibre précaire, par les bois calcinés qui les ont brutalement surchargées et surchauffées. Par-dessus, suspendus à des planchers provisoires, les ouvriers commencent la dépose avec soin des bois et des plombs effondrés ; et en dessous, avec un robot commandé à distance, ils récupèrent les bois de la flèche et les pierres des voûtes, qui sont identifiés, répertoriés, et rangés dans de grands « barnums » construits sur le parvis.
- l'échafaudage de la flèche, surchauffé et par endroits soudé par l'incendie, et disloqué par la chute de la flèche, repose selon quatre consoles sur les quatre angles de la croisée du transept, et représente un danger extrême : s'il venait à s'effondrer, les voûtes et les murs qui les portent seraient profondément agressés et pourraient s'effondrer à leur tour... La construction d'un second échafaudage formant une sorte de corset extérieur et intérieur pour le stabiliser est lancée avec des précautions infinies ; le démontage s'effectue ensuite patiemment, brin par brin et sans secousses, par des hommes suspendus au nouvel échafaudage.

Mi-novembre 2020, après dix-neuf mois d'un travail patient et malgré les arrêts de chantier et les mesures sanitaires drastiques anti plomb et anti covid, les combles sont libérés et nettoyés, l'échafaudage est déposé, libérant la croisée de tout danger... L'édifice, enfin vidé de ses gravois, est en quasi sécurité.

8. Notre-Dame peut-elle renaître ?

Considérant sa valeur architecturale d'ensemble, unissant le génie gothique avec les travaux de Lassus et Viollet-le-Duc, Notre-Dame est classée Monument Historique en 1864. Puis inscrite au Patrimoine Mondial en 1991 (berges de la Seine). À présent, mieux que par cette inscription, suivant l'effet de l'incendie, la gigantesque vague d'émotions qui a submergé le monde entier fait prendre conscience que Notre-Dame n'est pas un « simple » monument historique français mais un bien universel qui nous impose le devoir de la faire renaître.

Comment ? L'option de création s'appuyait sur deux arguments : celui qui résulte du respect envers l'émotion publique et internationale que l'incendie a provoquée, et le second est la responsabilité, le devoir de notre société contemporaine d'y faire face et d'y répondre. Mais, en revanche, le temps qui passe émousse les accents de l'émotion, et on s'interroge alors sur le besoin de mémoire : au fond, l'incendie est-il un événement historique au sens fort du terme, vaut-il la peine de le mémoriser, le monumentaliser ? On constate, alors que l'origine de l'incendie n'est toujours pas élucidée, qu'il ne s'agit que d'un stupide accident aggravé par une défaillance humaine, et qu'à ce titre il n'y a pas lieu d'en être fier... Quant à l'apport de l'architecture contemporaine, il ne résulterait que du besoin de l'édifice à recevoir un complément nécessaire. Tout passe donc alors par une analyse critique fine de l'architecture et des nécessités de sa recouvrance.

*Benjamin
Mouton*

Inventaires

Dès le lendemain de l'incendie, les travaux scientifiques d'analyse et d'étude sanitaire et historique ainsi que l'inventaire des dégradations ont commencé. La maîtrise d'œuvre en est assurée par l'architecte en chef Philippe Villeneuve, épaulé par deux autres architectes en chef des Monuments historiques, Rémi Fromont et Pascal Prunet, et leurs collaborateurs respectifs ; ils sont assistés par des ingénieurs de structure, ingénieurs et laboratoires des matériaux, historiens et spécialistes, organisés en huit groupes de travail sous la coordination du CNRS et du ministère de la Culture.

En même temps, de multiples essais sont lancés sur le nettoyage, la lumière, l'acoustique... et sur la résistance des matériaux et les impacts de l'incendie. Jamais autant d'études et de recherches scientifiques n'avaient été lancées simultanément sur le même monument, et n'avaient apporté autant d'informations pour dresser un état des lieux aussi complet.

Décisions

Après quatorze mois de recherches, il apparaissait clairement que grâce à toute la documentation et la connaissance rassemblées depuis un siècle et demi, jusqu'aux derniers relevés, la cathédrale est parfaitement connue, et que sa restitution ne soulève aucune hypothèse ni zone d'ombre, levant toutes hypothèques doctrinales et tout recours à l'architecture contemporaine. Bien plus, il apparaît que cette cathédrale d'aspect massif et lourd est en fait un chef-d'œuvre de légèreté et d'équilibre, une sorte de « prototype » de hautes performances qui ouvrira la voie aux épopées architecturales qui suivront sans toujours en atteindre la perfection. Quant aux besoins techniques de la restauration, tous les matériaux sont disponibles, bois, pierre, plomb, en qualité et quantité nécessaires, ainsi que tous les savoir-faire les plus expérimentés. La restauration se révèle donc possible tant du point de vue doctrinal que matériel.

Thème

Le 9 juillet 2020, l'architecte en chef soumet devant la Commission nationale du Patrimoine les résultats de l'évaluation de l'état de l'édifice et les premières orientations de conservation et de restauration qui en découlent. Ce premier travail est approuvé à l'unanimité par la Commission qui retiendra : la restitution en bois de la charpente, selon des dispositions à affiner, de la couverture en plomb, et de la flèche telle que Viollet-le-Duc l'avait réalisée. Il s'agit alors de rétablir l'édifice d'avant l'incendie, dans ce que l'on appelle son « dernier état connu ».

Le lendemain, le Président de la République décide que les travaux seront réalisés conformément à l'avis de la Commission, mettant fin ainsi à plusieurs mois de débats critiques sur l'apport de Viollet-le-Duc – qui avaient oublié les études consacrées à la contribution aujourd'hui reconnue du XIX^e siècle, à la conservation du patrimoine. Abandonnée aussi l'option de l'apport de la modernité à la renaissance de la cathédrale, qui avait donné lieu à d'innombrables propositions, fantaisistes ou loufoques, souvent irréalistes, et qui tournaient le plus souvent le dos à la cathédrale dont elles ne comprenaient ni l'architecture ni la structure. Les « modernes » prétendaient avoir perdu la bataille contre

les « anciens », et la décision ressemblait à une défaite de l'architecture, alors qu'il ne s'agissait que d'une décision de sagesse – devant l'évidence des qualités architecturale et structurelle exceptionnelles de l'œuvre révélées par les études – revendiquée par l'opinion publique.

Travaux

Il s'agit de prendre en compte en priorité les caractères propres de la cathédrale, à commencer par les équilibres de la construction. La stabilité obtenue par la combinaison des arcs-boutants et des croisées d'ogives est une caractéristique de l'architecture gothique. Mais ici, l'apport d'une toiture lourde, charpente en bois et couverture en plomb, est indispensable à cette stabilité et condamne toutes les options de toitures légères, trop vite proposées de façon imprudente. Le rétablissement de l'équilibre passe logiquement par le rétablissement à l'identique des ouvrages disparus. Les arcs-boutants ne paraissent pas avoir été affectés par l'incendie. Les voûtes, très bousculées par la chute des bois et l'agression thermique des bois incandescents, semblent pourtant avoir bien résisté, et aucun mouvement de défaillance n'est apparu depuis l'incendie, malgré les effets d'extrême sécheresse (été 2019) et d'humidité (automne 2019 et 2020). Des protections par chapes de mortier refichées sur l'extrados seront sans doute suffisantes. En revanche, les parties à reconstruire donnent lieu à des mises au point très poussées : les pierres gisant au sol après effondrement ont été très scrupuleusement répertoriées, leur origine identifiée, et leur remise en œuvre étudiée selon le principe de l'anastylose³ et le complément de pierres neuves similaires.

*Benjamin
Mouton*

Les charpentes médiévales de la nef et du chœur avaient fait l'objet en 2014 d'un relevé très précis des bois : longueurs, sections et assemblages, leurs variations ferme à ferme, les renforcements effectués ensuite y compris au XIX^e siècle. Ces connaissances ont été mises à l'épreuve par la construction en juin 2020 de la ferme n°7 de la nef, dans les conditions d'exécutions similaires à l'origine : abattage des arbres en hiver 2019, débitage, taille et façonnage du bois vert à la hache de charpentier, dans le respect le plus rigoureux des sections et des assemblages, et enfin levage (figure 11 p.133). Cette expérience a montré qu'en un temps très raisonnable et un coût modéré, la remise en place de la charpente médiévale, dans les dispositions initiales, était possible.

Quant aux charpentes du transept et de la flèche, œuvres de Viollet-le-Duc, les documents du XIX^e siècle, les relevés du XX^e siècle et les

³ L'anastylose est un terme archéologique qui désigne la technique de reconstruction d'un monument en ruines grâce

à l'étude méthodique de l'ajustement des différents éléments qui composent son architecture (NdE).

nombreuses maquettes des Compagnons du Devoir ne laissent aucune part d'ombre et permettent une reconstruction très précise.

Une nouvelle couverture en tables de plomb devra couronner les toitures, à la fois pour respecter la tradition historique des couvertures des cathédrales gothiques, et pour assurer la charge structurelle requise. Il sera encore nécessaire de rappeler, afin d'éteindre les craintes injustifiées, que la mesure des niveaux de la pollution au plomb issue de l'incendie s'est révélée très modeste et sans danger.

Le programme de restitution ainsi mené, dont on n'a donné ici que trois illustrations, apporterait une plus-value significative à l'opération, sans oublier que les mises en œuvre de reconstruction des voûtes, le levage des bois et leur assemblage au sommet des arases, le travail des couvreurs, reprenant les gestes et les voies de la construction, auraient encore beaucoup à nous apprendre sur la construction de la cathédrale.

Et non moins important, il s'agira aussi de rétablir la cohérence et l'homogénéité de l'architecture de la cathédrale que Lassus et Viollet-le-Duc ont rétablies et accomplies à un degré exceptionnel. Et si l'usage et le temps d'un siècle et demi a pu en altérer la présence, les masquant sous un triste voile de poussières et de cendres que le nettoyage effacera, il est primordial de préserver et rétablir cet équilibre et cette harmonie, sans en soustraire ni ajouter. Ce sont ces qualités de richesses dont on est redevable à l'attente et l'admiration du public. Et au-delà de la « matérialité » de la restauration, la dimension « immatérielle », que les études ont identifiée, se rétablira progressivement, par l'assemblage de la lumière, de l'acoustique et des résonances, unies par la présence de la liturgie. Ainsi sera restitué le retour naturel et apaisé de « l'esprit des lieux ».

9. Conclusion

On comprend ainsi que les ouvrages sont trop bien documentés pour laisser la voie à une restauration qui ne serait pas fidèle, et qu'une restauration exacte assurera le rétablissement de l'authenticité de l'œuvre. Il ne s'agira pas d'une restauration « classique », mais peut-être de la première grande restauration du XXI^e siècle.

L'anniversaire des cinq ans promis par le Président de la République a de fortes chances d'être atteint. Mais ce sera sans compter le capital culturel insoupçonné qui aura été recueilli et qui, complétant les connaissances issues du grand chantier du XIX^e siècle, justifiera à lui

seul la création d'un grand « Centre de l'Œuvre Notre-Dame », à la fois musée, centre de documentation, d'histoire et d'implantation sur l'Île de la Cité (crypte), centre d'interprétation de la cathédrale et des travaux de restauration... avec, ouvertes à la vue et montrant les métiers à l'œuvre, les loges des charpentiers, tailleurs de pierre et autres corps d'état. La construction, sur le parvis démesuré d'Hausmann, de ce trait d'union entre la cathédrale et le public assurera à la fois la création d'un dialogue trop longtemps attendu et la correction d'une lourde erreur d'urbanisme du XIX^e siècle. Telle sera alors l'occasion d'un projet d'architecture contemporaine dont le XXI^e siècle pourrait montrer les talents de modernité et d'harmonie.

Benjamin Mouton. Architecte DPLG (1972), diplômé du Centre des hautes études de Chaillot (major, 1975), Architecte en chef des Monuments Historiques (1980), Inspecteur général des Monuments Historiques (1994). Président de l'Académie d'Architecture (2005-2008), d'ICOMOS France (2000-2006), vice-président d'ICOMOS International (2011-2014). Professeur émérite à l'École de Chaillot, professeur à l'Université de Tongji (Shanghai).

Publications: Sens et Renaissances du Patrimoine Architectural, CAPA, 2018. Nombreux articles dans Monumental, Built Heritage. Travaux de recherche sur les structures voûtées et leur contrebutement, les méthodologies et l'arsenal doctrinal de la conservation du patrimoine (Charte de Venise, ICOMOS 2018).

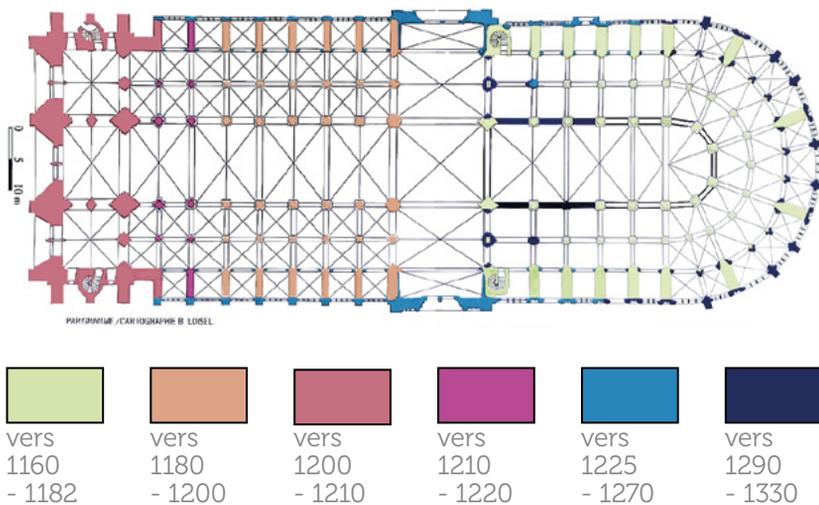


Fig. 8. Notre-Dame de Paris, Plan chronologique, B. Loisel



Fig. 9. Notre-Dame, Jean Fouquet, vers 1460



Fig. 10. Voûtes de la nef, Photo Philippe VILLENEUVE



Fig. 11. Levage d'une ferme de la nef reconstituée à l'identique

